

**un train de vie,
le parfum de l'eau de rose,
et que les adultes ne croient pas les enfants**

Marius m'a demandé de lui couper les cheveux. Très court, avec la tondeuse. Je suis heureux, sans trop savoir pourquoi, sans trop vouloir le savoir. Du moment que nous passerons ensemble ? de pouvoir m'occuper de lui, de le pétrir ? de son abandon, de ce qu'il me confie son apparence ? Je soupçonne que je suis muettement fier qu'il souhaite avoir les cheveux courts, comme son père.

Tandis qu'il s'installe dans la baignoire qui recueillera la tignasse fauchée, je me rappelle le coiffeur à domicile qu'Albert faisait venir à Neuilly, dans son hôtel particulier, rue Victor Daix. J'étais un jeune enfant, je ne comprenais pas que c'était un privilège de faire venir le coiffeur à soi plutôt que de se rendre à son salon ; au contraire : chez Albert, il manquait les vastes fauteuils au socle large qui élèvent le client quand on agit sur une pédale ; et les vasques sur lesquelles se casser la nuque le temps d'un shampooing ; et les casques où les dames se font rôtir des saucisses sur la tête... Se faire couper les cheveux dans sa salle de bain, je trouvais que cela avait quelque chose d'insuffisant. On était dans l'approximation, sinon dans le simulacre. C'était là une coiffure sans décors ni décorum. Un ersatz. La pénurie.

De cette salle de bain me reviennent des odeurs d'eau de Cologne et d'eau de rose. Cela ne sentait ni bon ni mauvais ; cela sentait l'affection et la sécurité. Au dessus, une salle de gymnastique, des fleurets et des sabres, des masques d'escrime que j'aimais porter. Des haltères, des tendeurs. Un tableau noir. Une machine à calculer sur laquelle je tapais au hasard, pour le seul plaisir de voir s'agiter sa complexe mécanique métallique, noircissant l'interminable ruban de papier de calculs inutiles qu'Albert prendrait plaisir à vérifier de tête. Il y avait un monte-charge entre la cuisine et l'étage, et aussi un escalier de service. Ma mémoire est un jeu de quilles, dans un strike désordonné le souvenir du coq heurte celui de l'âne, celui du fil bouscule celui de l'aiguille. Par magie, un chameau passe parfois par le chas de l'aiguille, un riche entre au royaume des cieux, plus rien n'arrête les marabouts de ficelle de cheval de course à pied à terre de feu follet de vache de ferme ta gueule.

Pendant que tombent en cascade les dominos de ma mémoire, Marius souffre dans la vraie vie et dans ma baignoire. Il a le « ouille » discret et le « aïe » pudique, l'amour d'enfant. « Ça tire les cheveux », finit-il pourtant par dire. « Mais non ! une tondeuse, ça ne tire pas ! » répliqué-je. Et je poursuis, impitoyablement, la section des phanères. Le moteur de la tondeuse est fatigué et peine dans sa tignasse.

Ayant fini de tondre mon fils, l'appareil encore en main, j'en profite pour tailler cette barbe dont les poils me piquent le cou ; trop longs, amalgamés à la mousse, ils colmateront comme un torchis les interstices des lames de mon rasoir. Les dents vibrantes de la tondeuse pénètrent les hautes herbes qui envahissent le champ de mon cou ; je dois admettre, douloureusement, qu'elles les arrachent plutôt qu'elles ne les coupent. Les lames sont émoussées. Je me demande pourquoi Marius n'a pas dit que ça lui tirait les cheveux.

Tout petit, je me méfiais des coiffeurs. Je trouvais inquiétante la pointe des ciseaux qu'ils approchaient de mes yeux pour tailler sur ma tempe ou mon front quelque cheveu individualiste ; et aussi cette lame de rasoir qu'ils affûtaient sur le cuir avant de m'en gratter la nuque. Par mesure d'économie, ma mère décida qu'elle me coifferait elle-même, et je crois que j'en étais heureux. Elle avait acheté pour cela une sorte de peigne dans lequel deux lames de rasoir étaient enchâssées ; quelques passages suffisaient à désépaissir la chevelure. « Ça tire les cheveux ! criais-je — Mais non, ça ne tire pas ! Ce sont des lames de rasoir ! Cesse de chougner comme ça ! » Je ne sais pourquoi elle eut un jour l'idée de changer les lames. Cela devint alors si doux pour moi, si facile pour elle, qu'au lieu d'être horrifiés des souffrances endurées pour rien depuis des mois, avant que la culpabilité ne l'ait atteinte et que le ressentiment ne m'ait envahi, nous partîmes tous les deux d'un grand éclat de rire.

Elle est merveilleuse, l'indulgence des enfants pour leurs parents. Puis ils grandissent, ils oublient, grandissent encore et finissent par se souvenir. Et elle est sévère, la mémoire des adultes.